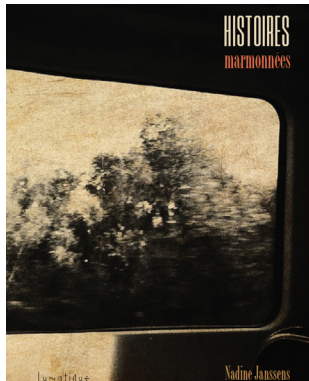


NADINE JANSSENS

Histoires marmonnées



2012 © Éditions *Lunatique*
LE BAS LIVET 53380 LA CROIXILLE
ISBN 979-10-90424-15-9

lunatique

Maurice

Le premier silence de Maurice tomba il y a tout juste cinq mois. Très exactement le 23 décembre. Maurice petit-déjeunait avec Valéry. J'avais quant à moi déjà avalé ma pitance et sommeillais dans l'attente du départ imminent. Valéry lui demanda où nous allions et Maurice écarquilla ses yeux. De sa bouche, encore entr'ouverte, pendouillaient quelques mies de pain beurré. Les sons tournèrent autour de sa glotte mais seules un peu de salive et d'écume jaillirent, lui mouillant les commissures. Valéry détourna le regard et décréta que le Jardin Botanique accueillait une exposition d'art floral sans aucun doute exceptionnelle. Quand Maurice, muet déjà, tendit la main vers moi, j'étais loin.

Le deuxième silence de Maurice intervint en février, peu après une orgie de crêpes et alors que nous nous trouvions dans le bus. Nous avions pris le 23 afin de nous rendre au centre-ville. Valéry grommelait, comme à son habitude, et c'est sans doute cette circonstance qui l'empêcha de prêter l'oreille au silence qui explosa à ras de plancher. J'étais bien placé pour observer la scène et

me targue d'avoir tout vu : la botte au bout carré, hérissée de métal. Le claquement sourd du talon dans l'allée centrale. L'imperceptible hésitation face à la sandale de vieux cuir marron de Maurice, ses orteils, ses cors et ses trois poils dressés sur la phalange supérieure de chacun de ses doigts de pied. Le frémissement, l'hystérie, l'élan ravageur. Cependant, les os du pied gauche de Maurice – le pied côté couloir – furent les seuls à rugir ; ses yeux demeurèrent clos et ses lèvres inertes.

Mais derrière le silence des paupières je jure avoir surpris le bruissement de la peur. La même qui fit craquer les intestins de Maurice, le précipitant vers le néant des W.-C. pendant les heures et les jours qui suivirent.

pp. 14/15

Sans toit

Le type fait peur, avec son allure de caïd et son regard souligné d'ombre – celle de sa casquette. Les lèvres et les joues : charnues et brunes. Singlet kaki et pantalon sombre, il arbore des hanches plus larges que ses épaules, tout en rondeurs, et des fesses rebondies. Un anneau brille entre ses deux narines. Loubard coule vers les voyageurs en

attente une paupière bordée de cils, longs, épais, noirs ; les effleure d'un œil farouche. Loubard s'approche, cigarette au bec, en quête d'une allumette. Quelqu'un lui en offre une pochette entière. À l'abri des volutes, Loubard s'abandonne à son histoire.

Un mètre nonante et fort comme un bar-tabac, Loubard a conservé, de sa vie antérieure, le foulard bandana, les anneaux un peu partout et l'enfant. Celui qu'il a fait sans même s'en rendre compte, juste en se déchargeant la bite une nuit de beuverie, un peu comme quand on pisse contre un mur. Elle était là, toute petite, à lui demander du feu en remuant du popotin. Il lui a attrapé un de ses seins parce qu'il n'arrêtait pas de rebondir, on aurait dit une balle magique ; elle a couiné comme une grenouille. Alors, pour la faire taire, il l'a bâillonnée d'une main, tandis que, de l'autre, il tentait de se rattraper. Peine perdue. Ils sont tombés entre deux voitures. Sa jupe s'était relevée toute seule, il le jure. A-t-il cru qu'elle était « consentante » ? S'est même pas posé la question ; trop bourré. Bref, il l'a – ce sont les termes du juge, les siens aussi, à elle – violée.

pp. 33/34

Le long de la Meuse

Comme tous les dimanches – un de plus à arpenter les berges de la Meuse, échine courbée, pupilles pointues et douloureuses à force de scarifier les brins d’herbe grise, verte et jaune ; la terre lourde ; les eaux opaques.

Chaque péniche laisse dans son sillage des vaguelettes qui érucent mollement contre la rive, léchant de leur salive brune sachets en plastique et canettes flottantes.

Comme tous les dimanches, N. dame le sentier de ses semelles. Chaque muscle tendu de son corps a beau sentir le frôlement de l’air et le postillon des embruns sur la peau, aucun ne s’y abandonne. Les pieds martèlent, le regard lacère les dos abrupts des pêcheurs, figés à jamais par le désir.

Celui de N., assouvi et renaissant, l’aiguillonne, le coince dans un tourbillon dense et lent aux trousses d’une trace improbable et pourtant.

L’herbe se fait de plus en plus rare à présent. Passé le pont, les crachats des premières cheminées troublent le gris du ciel. Les couleurs flamboient – rouge, orange, vert, bleu – tandis que l’odeur d’œuf pourri s’insinue au fin fond des poumons.

On s'y habitue vite, comme à une couche visqueuse sous laquelle on débusque, à force d'entraînement, des nuances insoupçonnées de pluie. Terre, vase grouillante. Fleurs tardives, feuilles pourrissantes, bourgeons cachés.

pp. 77/78

Tous les chats sont gris

Les journalistes aiment à rappeler que les drames rôdent, pareils à des chats gris la nuit. Ainsi, il y a trois mois, une tragédie, une famille brisée, un corps retrouvé dans le bois où, de son vivant, il effectuait son footing quotidien. De son vivant, cette enveloppe corporelle appartenait à Lorenzo Vandervelde, fils du génial Julius Vandervelde, homme d'affaires aux intuitions fulgurantes et aux comptes luxembourgeois plusieurs fois millionnaires. Une souche d'arbre dissimulée sous les feuilles suffit à faire basculer le destin.

Quelques semaines plus tard, la foudre atteignait de plein fouet Manette Lepeyron, brisant net la carrière de celle qui venait d'être élue « manager de l'année » par la Chambre du Commerce et de l'Industrie.

Le sort n'épargna pas plus Jean-Daniel Remy-Pâques,

sorti faire de la voile sur la Meuse et qu'un coup de hauban assomma dans la nuque. Il dériva plusieurs jours, accompagné des seules mouettes qui, s'aperçurent les enquêteurs par la suite, avaient entrepris de s'en repaître.

Gerson replie sa gazette d'un geste vif. *Vanitas vanitatis*, bave-t-il du bout de la lippe. Cueillons dès à présent les roses de la vie, jouissons tant qu'il en est encore temps car, dans la nuit, les chat gris rôdent.

pp. 121/122

La piscine

J'étais pourtant la meilleure. Bien avant que ce morveux (et tous les autres d'ailleurs) ne tienne sur ses guiboles, je fendais l'eau, droite comme une flèche, rebondissais d'un joyeux coup de talon sur le fond de la piscine et resurgissais en deux temps trois flexions-extensions des jambes.

La technique, je la maîtrisais instinctivement. Ma connaissance de la physique et de ses lois était intuitive et sensuelle. J'aimais l'eau et elle me le rendait bien.

J'aimais aussi monsieur Jean et ses mollets de baobab.

Un œil averti aurait pu voir alors, sous les muscles de bronze, la graisse qui s'insinuait déjà dans les tissus. Mais, à

l'époque, ce type grand et fort, fondant de douceur devant moi, me comblait de toute-puissance.

Appuyé sur sa perche, il fronçait un sourcil et les enfants s'alignaient mollement, la tête lourde de leur bonnet, le ventre en avant et les pieds en dedans. Monsieur Jean soupirait avant de lâcher ses consignes, ponctuées d'abolements et couronnées d'un silence. Un silence pire qu'un coup de pied au cul. C'était d'ailleurs l'effet qu'il leur faisait.

Je savais, quant à moi, que ces cris ne s'adressaient pas à moi. Car à moi il me coulait des regards complices et chauds qui me hérissaient la crête et m'électrisaient la colonne. Personne ne disait rien, sa perche ne cillait pas mais la bande d'enfants se fendait alors pour me laisser passer et je m'avançais, raide comme une reine, sur le tapis de cils déroulé par monsieur Jean.

pp. 135/136